Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1983)
Heft: 700

Artikel: Cul-de-sac : la bataille des dépotoirs. Partie I
Autor: Lehmann, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1025112

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CUL-DE-SAC

La bataille des dépotoirs

La production d'énergie au moyen de ressources non renouvelables génère des sous-produits qui perturbent l'environnement. Les principales ressources non renouvelables en usage aujourd'hui sont, d'une part des combustibles chimiques (pétrole, gaz naturel, charbon) et, d'autre part les combustibles nucléaires (pour l'essentiel l'uranium et le plutonium). Les sous-produits des premiers sont avant tout gazeux: gaz carbonique (CO^2), dioxide de soufre (SO_2), oxides d'azote (NO_x), etc., alors que les seconds génèrent des déchets radioactifs. Les uns et les autres modifient l'équilibre énergétique de la planète (qui se résume au sens du premier principe par: flux solaire reçu = flux tellurique émis), ce qui conduit obligatoirement à un réchauffement de la surface du globe, effet qui, pour l'instant, n'est important que localement.

La plus grande partie des sous-produits de la combustion chimique ne sont pas des déchets au sens exact de ce terme, puisqu'il s'agit de substances normalement présentes dans la nature. Néanmoins, les quantités émises sont importantes et les cycles naturels de ces substances sont perturbés. En particulier, la concentration en CO_2 dans l'atmosphère a augmenté depuis le début du siècle d'environ 17% et les excès considérables de SO_2 et NO_x introduits dans l'atmosphère ont acidifié les précipitations.

Finalement, il y a certainement parmi les sous-produits de la combustion chimique des substances qu'il faut considérer comme des déchets réels et dont certaines sont des poisons violents au même titre d'ailleurs que le plutonium créé dans les centrales nucléaires.

Tous les déchets ont ceci de commun, c'est qu'il faut leur trouver un dépotoir. Dans un monde fini, il n'y a que des dépotoirs finis et si la production de déchets ne s'arrête pas, les dépotoirs finissent par déborder.

Aujourd'hui, les nucléocrates de service nous expliquent que leurs déchets à eux, les déchets radioactifs, disposent de meilleurs dépotoirs que les résidus de la combustion chimique et ils mettent studieusement en exergue les problèmes potentiels liés à l'augmentation de la teneur en CO_2 de l'atmosphère et les ravages imputés aux pluies acides. Comme dépotoirs sûrs pour leurs déchets radioactifs, certains nucléocrates préconisent le sous-sol, d'autres l'océan. Ils postulent que ces dépotoirs resteront sûrs pendant des centaines de milliers d'années.

Nous sommes donc confrontés à une bataille de dépotoirs. Dans ce qui suit, nous partons du point de vue que cette bataille est futile parce que les deux options sont mauvaises et intenables à terme. Elles ne représentent finalement qu'un choix entre deux culs-de-sac. Il n'y a qu'un moyen de s'en sortir à long terme, c'est de ne pas produire de déchets. Cela implique d'utiliser uniquement des ressources renouvelables et d'adapter progressivement nos besoins à l'énergie que ces ressources peuvent raisonnablement mettre à disposition.

1. Sociétés droguées à l'énergie

La consommation d'énergie s'est développée au gré de la disponibilité des agents énergétiques. L'historique de ce développement a déjà été fait maintes fois et il n'est pas nécessaire de le répéter ici. Le point important pour notre propos est que l'augmentation de la consommation d'énergie a été perçue comme un bien. Elle permettait l'augmentation du confort, de la mobilité, de l'efficacité destructrice (guerre). Elle permettait d'accélérer la conquête de la planète par l'homme.

Les aspects négatifs sont largement restés dans l'ombre, mais ils sont importants. L'évidence la plus immédiate de ce côté négatif est que l'existence même des sociétés industrialisées est totalement tributaire de la disponibilité, en quantités énormes, d'agents énergétiques à des prix suffisamment bas. Cette existence est donc d'une fragilité extrême. Une diminution importante et brutale de la disponibilité en énergie entraînerait l'écroulement quasi instantané de ces sociétés. Et une telle diminution est parfaitement envisageable. Cette réalité est perçue par le pouvoir politique qui fera n'importe quoi, y compris la guerre, pour empêcher que cela se produise. C'est la situation du drogué amené, lui aussi, à faire n'importe quoi pour se procurer sa drogue.

Il y a différentes formes d'accoutumances et les drogues énergétiques ne sont pas toutes équivalentes. Il n'existe, en particulier, guère de substituts au pétrole pour maintenir pendant quelque temps encore notre manie de la motorisation dans son extension actuelle. Le nucléaire est incapable de remplir cette fonction (ceci d'autant plus que la voiture électrique est déjà abandonnée, ayant fait la preuve de son inefficacité).

Il est en revanche imaginable qu'un certain degré de motorisation puisse être maintenu au moyen de ressources renouvelables (alcool, biogaz, gaz de bois), mais à une échelle beaucoup plus petite qu'aujourd'hui. En bonne logique, il vaudrait donc mieux préparer dès aujourd'hui la transition vers cet état de motorisation réduite. Or c'est l'inverse qui se passe. En Suisse (comme ailleurs), on continue à construire des autoroutes et la commission pour une conception globale des trans-

ports prévoit toujours davantage de trafic routier à quelque horizon que ce soit. C'est une mentalité de drogué: on en veut toujours davantage.

AD AETERNAM

Le même syndrome se manifeste dans la consommation d'électricité. L'augmentation de cette consommation est perçue comme un bien, en particulier par les producteurs qui prévoient que cette augmentation doit se poursuivre *ad aeternam*. Tout au plus concédera-t-on un taux d'augmentation un peu réduit. La consommation, à terme astronomique, d'électricité qui résulte de ces projections doit être satisfaite par n'importe quels moyens, y compris les plus malencontreux comme le nucléaire. Il faut en effet être drogué pour vouloir se procurer de l'électricité par un moyen aussi cher et laborieux et pour accepter les inconvénients et dangers qui en résultent. Si nous n'étions pas drogués, nous pourrions sans difficulté réduire notre consommation et éviter ainsi d'être confrontés à de telles complications.

De fait, la consommation d'énergie dans les pays industrialisés n'a plus rien de raisonnable et il importe de faire ce que l'on peut pour la réduire. Le mieux est de commencer chacun chez soi car, pour l'instant, il n'y a rien à attendre de l'officialité dont la politique est parfaitement contradictoire: on évoque les économies d'énergie dans les discours, mais on met simultanément en place une infrastructure de production et distribution dont la rentabilisation exigera une consommation toujours accrue, d'électricité notamment. Pratiquement, à ce jour, rien n'a été proposé ni fait, à large échelle, qui puisse conduire à une diminution de la consommation d'électricité. Au contraire. La politique se résume à promouvoir l'aberration énergétique qui consiste à remplacer, pour les besoins de chauffage, le pétrole par l'électricité.

AU PRIX DU CONFORT

La demande en électricité ne diminuera donc pas si nous ne nous y mettons pas nous-mêmes. Les moyens d'action à notre disposition sont considérables et le plus efficace de tous est probablement de renoncer à celles des applications de l'électricité dont la contribution au confort n'est que marginale. Il faudrait nous demander systématiquement si tel ou tel agrément particulier que nous attendons de la fée électricité mérite que nous imposions des déchets radioactifs à nos descendants.

Il y a, de plus, une marge de diminution importante, à confort égal, dans l'amélioration des rendements des machines électriques. Il n'existe, par exemple, guère de congélateur sur le marché dont l'isolation thermique soit bonne. La même chose est vraie des boilers électriques, des fours de potager, etc. D'une manière générale, ce sont les applications thermiques de l'électricité qui sont les plus douteuses. Si l'on ne veut pas y renoncer, on peut au moins en améliorer les performances.

P. L.

A SUIVRE

VU

«Alexandre» la vie en doux-amer

Antoine[1] *regarde le lac à travers l'objectif de la lunette d'approche installée sur le quai; il interroge les éléments. Interrogé à son tour par la police, il cherche son identité en racontant l'incident à son père. Antoine a quitté Vevey trois ans auparavant, parce qu'Ariane l'avait quitté pour Alexandre. En pèlerinage sur les lieux d'un amour et d'une défaite, Antoine rencontre Alfred — qu'il prend pour Alexandre — quitté à son tour.*

Le quiproquo est significatif. Les deux garçons sont frères, et ils vont le découvrir peu à peu. Quittés par la même femme, dans les mêmes lieux (sa maison à elle, asile déserté au piano muet), ils partent à la recherche d'une ombre, le rival à l'anorak bleu. Avec l'argent du père d'Antoine, fils-frères, ils s'habillent de bleu, et cette revanche souriante les rapproche encore.

Mais Alfred a le sens des choses, des objets, des outils: il est serrurier. Antoine est universitaire. A quoi sert, sur une table de cuisine, une partition de Chopin, quand celle à qui elle est destinée n'est pas là pour la lire? Ne vaut-il pas mieux faire une gelée de coings, or fluide qui comble les jattes? Antoine parle, Alfred pèle les coings.

Mais quand Ariane enfin se décide à rentrer, c'est Antoine, frère aîné, qui ira lui remettre les clés et la laissera rejoindre Alfred, dont la main tremble. Antoine découvre alors qu'une partition de musique, roulée et appliquée à l'œil, sert aussi à regarder le monde; distance de l'«objectif» et découverte du poids des choses: cette image finale rejoint la première. Entre les deux, Antoine a découvert la fraternité.

Le maigre budget de J.-F. Amiguet l'a contraint aux extérieurs; magnifique contrainte grâce à laquelle il nous offre un pays: velours, or et soie du lac tranquille, ou fouets verts de la Vaudaire, douceur poignante de l'arrière-automne. Les «choses» chères à Ramuz atteignent ici à la plénitude. Allez voir ce beau film toujours juste de ton; l'absence d'un être y est mesurée à l'aune de la douceur et de l'amertume: douceur du regard d'Alfred, amertume sur le visage d'Antoine; doux-amer de la vie vue par un poète.

Catherine Dubuis.

[1] «Alexandre», film suisse de Jean-François Amiguet, cinéma Bellevaux à Lausanne, *séance de 19 h.*